

Le mal qui vient

Il était dans l'air depuis un moment. Beaucoup ont continué à vivre en l'ignorant, par incrédulité, par suspicion ou par simple résignation. Puis tout s'est immobilisé – comme s'arrête un mécanisme usé d'avoir trop tourné sur lui-même. Un silence spectral s'est abattu, déchiré par le sifflement perçant des sirènes.

Malgré les couleurs solaires dont les rues s'animent au printemps, tout est envahi d'une stupeur sinistre. Les terrasses des bars ont disparu, les voix des étudiants se sont évanouies. Sur l'asphalte ouaté, des autobus à moitié vides roulent à toute vitesse, traces du monde fébrile d'avant, notes discordantes.

Chacun scrute son prochain, d'une fenêtre à l'autre. Sur un trottoir, deux connaissances marchent l'une vers l'autre d'une impulsion spontanée, mais le salut se mue en un signe amer qui dissuade l'autre, qui réclame de la distance.

Après des siècles d'histoire, la Ville éternelle retient son souffle. Dans une apnée stupéfiée, une attente angoissée.

C'est un événement épochal, qui marque un avant et un après, qui a déjà changé le vingt et unième

Un virus souverain

siècle, et jusqu'à la façon de le voir. Entre désarroi et confusion, beaucoup répètent qu'il est « sans précédent ». Et il est juste de qualifier ainsi la pandémie mondiale déclenchée par le coronavirus. Un événement, on le sait, n'est jamais une absolue singularité, ne serait-ce que parce qu'il s'inscrit dans la trame de l'histoire. Pourtant, ici, les comparaisons avec le passé, même récent, semblent jurer, sonner faux. Le vingtième siècle paraît soudain s'être éloigné comme jamais. Voilà pourquoi ceux qui cherchent à déchiffrer ce qui est en train d'arriver avec des lunettes du siècle passé risquent de s'abuser.

Comment ne pas penser alors à un choc plus proche, celui du 11 Septembre ? Le parallèle a déjà été esquissé. En 2001, l'écroulement des tours jumelles, un acte terroriste que tout le monde a suivi en direct, inaugurait le troisième millénaire. Pourtant les différences sautent aux yeux. Si le 11 Septembre était bel et bien le premier événement mondial, il s'agissait pour beaucoup d'un drame certes bouleversant, mais vu de loin, filtré par l'écran de la télévision. Des problèmes éthiques étaient soulevés, sur la « douleur des autres », sur ces images volontiers spectacularisées, tandis que les questions politiques suscitées par la « guerre contre le terrorisme » et par l'état d'urgence naissant étaient longuement débattues. Mais cet écroulement n'a pas véritablement entamé la marche de l'histoire, la succession des

décennies, de l'après-guerre à nos jours, toujours dominées par la foi dans le progrès, vouées à l'essor du bien-être.

Invisible, impalpable, éthéré, presque abstrait, le coronavirus agresse nos corps. Nous ne sommes plus seulement spectateurs – nous sommes victimes. Nul n'est sauf. L'attaque est portée dans l'air. Sournoisement le virus vise le souffle, coupe la respiration et provoque une mort horrible. C'est le virus de l'asphyxie.

Le mal qui vient est un virus biologique assassin, un germe catastrophique. Mais cette fois ce n'est pas une métaphore. C'est le corps physique qui est touché – le corps usé de l'humanité, l'organisme nerveux, fatigué, soumis depuis des années à une tension intolérable, à une agitation extrême. Jusqu'à l'apnée. Ce n'est peut-être pas un hasard si le virus prolifère dans les voies respiratoires, par où passe l'haleine de la vie. Le corps se soustrait au rythme accéléré, il ne tient plus, cède, s'arrête.

Est-ce l'accident à venir tant redouté ? Il est trop tôt pour émettre un diagnostic. Tout porte à croire cependant qu'il ne s'agit pas d'un incident, d'un contretemps, d'un épisode périphérique mais bien d'un événement fatal qui fait irruption au cœur du système. Pas seulement une crise mais bien une catastrophe au ralenti. Le virus a stoppé le dispositif. Ce qui se déroule sous nos yeux est une convulsion planétaire, le spasme produit

Un virus souverain

par la virulence fébrile, l'accélération comme fin en soi, qui, inexorablement, a atteint son point d'inertie. Une tétanisation du monde.

Tout semble se stopper dans une contraction amère, une réaction en chaîne, un effet viral. C'est une avarie imprévue (et pourtant prévisible depuis longtemps!), une défaillance interne. L'engrenage tourne à vide. On entend presque la dissonance des bouts de fer qui ne s'accordent plus. Comme il est impossible de déchiffrer l'ordre secret des catastrophes, il est difficile de dire ce que porte avec elle cette suspension énigmatique. Ce virus biologique serait-il le signal d'alarme ultime, dramatique? Notre résistance vitale doit-elle encore être mise à l'épreuve avant l'effondrement définitif?

Ce que le coronavirus a déchaîné n'est pas une révolution comme d'aucuns l'imaginent mais une involution. Ce qui ne veut pas dire pour autant que cette subite immobilisation ne peut être une pause de réflexion, un intervalle avant un nouveau commencement. Ce qui apparaît clairement est l'irréversibilité.

Il est impossible de cacher le désir de changement qui n'a fait que monter ces dernières années face à un système économique injuste, pervers et obsolète, qui a pour effets la faim et l'inégalité sociale, la guerre et le terrorisme, l'effondrement climatique de la planète, l'épuisement des ressources. À présent, toutefois, c'est un virus qui

bouleverse le monde. Pas l'événement qu'on attendait – celui qui, dans la tempête incessante, parmi les décombres du progrès, aurait tiré le frein d'urgence de l'histoire.

Le virus imprévu a suspendu l'inévitable répétition du même, il a interrompu une croissance devenue entre-temps une excroissance incontrôlable, sans mesure et sans fins. Toute crise contient toujours la possibilité du rachat. Le signal sera-t-il entendu ? La pandémie violente sera-t-elle aussi l'occasion de changer ? Le coronavirus a soustrait les corps à l'engrenage de l'économie. Terriblement mortifère, il est aussi vital. Pour la première fois, la crise est extra-systémique ; mais il n'est pas dit que le capital ne saura pas en tirer profit. Si rien ne sera plus comme avant, tout pourrait également sombrer dans l'irréparable. Le frein est tiré – le reste dépend de nous.